

Guy Ménard

Scène *fetish* et ritualité ludique

Nous sommes tous tombés, un jour ou l'autre, sur une publicité de soirée «fétiche» — dont on retrouve un peu la sombre atmosphère dans le fascinant *Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick¹. De telles soirées, qui s'affichent de plus en plus ouvertement de nos jours, occupent désormais une place non négligeable dans la culture «de masse», lors même qu'à d'autres époques (songeons par exemple aux fantasmes du marquis de Sade ou aux dérivés de la république de Salo), elles étaient l'apanage de *happy* — pour ne pas dire de *suffering* — *few*... On associe par ailleurs volontiers le phénomène à celui du sadomasochisme (qui le déborde cependant) et souvent aussi, quoiqu'il s'agisse tout de même là d'une réalité fort différente, à cette scène « gothique » notamment popularisée par les succès de librairie d'Anne Rice et le *glamour* cinématographique de ses vampires *sexy*.

Pour l'anthropologie colonialiste et missionnaire, le «fétichisme» désignait essentiellement certaines pratiques religieuses de peuplades «primitives» dans leur rapport aux représentations (peintes, sculptées, etc.) de forces divines ou surnaturelles auxquelles elles vouaient un culte. L'anthropologie, heureusement, est un peu revenue de son ethnocentrisme rationaliste, ayant fini par s'aper-

1. Cet article remanie une section du texte «Quête des sens, quête de sens?», dans Y. Boisvert et L. Olivier (dir.), *À chacun sa quête. Essais sur les nouveaux visages de la transcendance*, Québec, Presses de l'université du Québec, 2000.

cevoir que ces «primitifs» étaient eux aussi parfaitement capables de pensée symbolique — et, donc, de faire la différence entre des idoles de bois sculpté et ce qu'elles représentent.

Pour la psychiatrie et la sexologie « classiques », notamment depuis les travaux de Richard von Krafft-Ebing, au dix-neuvième siècle, le fétichisme relève par ailleurs clairement du catalogue des «perversions» sexuelles, quelque part entre la bestialité et la nécrophilie. Le désir «fétichiste» serait ainsi exacerbé — et tout entier polarisé — par une sorte de synecdoque prenant la « partie » pour le « tout » au détriment de l'objet sexuel « global et normal » : une partie du corps, par exemple (les pieds, le pénis, les seins, les cheveux), un élément du vêtement (les chaussures, les petites culottes, les bas), une matière ou une texture particulière (le cuir, le latex, le satin, la dentelle) ou certains objets particuliers (fouets, chaînes, menottes, etc.)².

Cet article ne s'inscrivant ni dans la perspective de l'anthropologie coloniale ni dans celle de la psychosexologie classique, on fera tout d'abord l'hypothèse qu'au moins certaines formes de comportements aujourd'hui désignés par le terme de « fétichisme » échappent à une classification purement et simplement pathologique³, notamment en ce qu'elles ont largement recours — pour parler comme Gilbert Durand dans ses *Structures anthropologiques de l'imaginaire* — à une euphémisation symbolique des conduites qu'elles mettent en œuvre, la violence en particulier.

D'aucuns, tout en souscrivant de bon gré à cette nuance, seront tout de même tentés de ne voir dans ces pratiques qu'un indice de plus d'une «décadence morale» de l'Occident contemporain, blasé par trois ou quatre décennies de «libération» sexuelle tous azimuts et qui, ayant à peu près «tout essayé», chercherait désespérément ainsi à mettre un peu de «piquant» dans ses ébats libidinaux. En laissant volontiers aux moralistes de tels jugements, on fera plutôt l'hypothèse qu'au moins dans certaines de ses mani-

2. Notons que le fétichisme, en ce sens, peut fort bien investir toutes sortes d'objets d'une telle charge libidinale — une voiture, un compte de banque, une paire de Nike ou la dernière version du Blackberry...

3. Ce qui laisse bien sûr ouverte la possibilité d'une lecture des choses selon laquelle d'autres puissent en relever.

festations et pour un certain nombre d'individus qui s'y adonnent, ces pratiques peuvent bel et bien illustrer un rapport original entre le jeu et le rituel, et peut-être même une quête implicitement religieuse — pour parler cette fois comme Edward Bailey⁴.

La première chose qui frappe, en tout cas, sur une scène *fetish*⁵, c'est bien l'hyperritualisation des comportements qui s'y déroulent, notamment bien sûr dans le vêtement «de rigueur» (cuir, dentelle, latex ou pvc) — si minimaliste soit-il parfois ! —, comme dans le recours à toute une panoplie d'objets et de gadgets tout aussi codés : fouets, menottes, chaînes, cagoules, etc. Mais ce ritualisme renvoie aussi d'emblée à quelque chose qui paraît bien relever de l'essence du jeu, dont on a d'ailleurs souvent signalé la parenté avec le rituel. Dans une large mesure, en effet, les *fetish nights* sont une scène sur laquelle on joue (à) certaines formes de rapports humains, sociaux et sexuels : domination, humiliation, audaces séductrices, mises en scène du corps et du désir, sévices, violence, etc. Et le jeu, on le sait, est infiniment sérieux (il suffit pour s'en convaincre de regarder jouer les enfants, les jeunes chats, et parfois même les adultes d'âge mûr !) mais sans la «lourdeur de conséquences» de la «vraie» réalité. «Jouer à la guerre» n'est pas la faire, quoi que l'on puisse penser de l'impact des comportements ludiques sur les conduites réelles. Mais le fait est que nos amis finissent en général par nous pardonner de leur avoir piqué quatre hôtels au Monopoly ou d'avoir réussi, lors d'une partie de Scrabble, à faire compter triple le pluriel du mot *xyste*.

Si on en juge par la simple apparence, par ailleurs, le fétichisme, tel qu'on tente de le décrire ici, s'inscrit d'emblée dans une dynamique de «transgression» au sens que revêt ce terme en anthropologie religieuse⁶. On y repère en premier lieu, bien sûr, une

4. De cet auteur, voir notamment *La religion implicite. Une introduction*, traduction, présentation et notes de Guy Ménard, Montréal, Liber, 2006.

5. Pour des raisons relevant vraisemblablement d'un certain snobisme de la mode, c'est le terme anglais qui est fréquemment utilisé. Cet usage, que l'on conservera en partie ici, a peut-être au moins l'avantage de le distinguer des connotations plus anthropologiques ou plus psychiatriques du « fétichisme ».

6. Voir notamment R. Caillois, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, 1950, en particulier la quatrième partie: «Le sacré de transgression: théorie de la fête», p. 123 et suiv.

transgression — fût-elle euphémisée — du code des «bonnes manières» et des comportements « corrects » dans une « civilisation des mœurs» (Norbert Elias) où l'on ne se fait généralement pas tenir en laisse, un collier clouté autour du cou, pas plus qu'il n'est de mise de lécher goulûment les escarpins d'une parfaite inconnue dans une discothèque bondée. Transgression — ou inversion — fréquente, aussi, des rapports sociaux et des hiérarchies habituelles, au-delà des barrières de classe, de rang, d'âge ou de sexe. Il est révélateur, par exemple — les féministes s'insurgeront peut-être, mais cela n'en demeure pas moins significatif —, que les femmes accèdent très souvent, sur la scène *fetish*, à des rôles qui leur sont encore largement refusés dans la « vraie » vie. La femme « dominatrice » est d'ailleurs un fréquent cliché de la publicité pour soirées de ce type.

Transgression aussi, bien entendu, de l'interdit — interdissime ! — de la violence. Il s'agit même d'un interdit «au deuxième degré», si l'on ose dire, dans une société où la *political correctness* rend de plus en plus intolérable le seul fait d'offrir à des enfants, pour Noël, des figurines de soldats ou des armes jouets. Or voici que des hommes vont payer l'entrée d'un club privé dans l'espoir de se faire fouetter en public — fût-ce avec des lanières de cuir à peu près aussi cinglantes qu'une écharpe de soie⁷; voici que des femmes vont quitter leur bungalow douillet et braver le froid de février, excitées par l'idée de mettre à leurs pieds un banquier arrogant — qui risquera l'apoplexie pour leur en embrasser le bout, alors qu'elles détourneront peut-être («sadiquement» ?) la tête en se dirigeant plutôt vers le bar où les attend leur douce moitié (quelque peu empêtrée dans ses propres chaînes...), revenue elle-même de ses propres errances.

Mais ces indices acquièrent un caractère encore plus convaincant si l'on considère qu'un nombre non négligeable des «habituéés» de ces soirées sont en fait de sages petits « couples de banlieue » on ne peut plus « rangés » qui, une fois de temps en temps, se donnent — de cette manière — l'occasion de «s'éclater» un peu, d'échapper à la tyrannie ordinaire des complets Armani et des tailleurs Chanel, de

7. Il y a assurément beaucoup plus *hard* dans le genre, on en conviendra. Mais les limites de ce texte nous confinent ici aux formes plus euphémisées.

se soustraire à la lourdeur habituelle des rapports socioprofessionnels et des injonctions morales auxquelles ceux-ci souscrivent pourtant sans rechigner le reste du temps : transgresser l'interdit ne revient ni à l'abolir ni même à souhaiter sa disparition. Et, par ailleurs, ces pratiques se vivent bien sûr essentiellement «en groupe» d'*aficionados*, lesquels illustrent sans doute ainsi une forme «néo-tribale» de *reliance* caractéristique de notre postmodernité, pour emprunter une suggestion de Michel Maffesoli⁸.

Le temps d'une soirée *fetish*, le jeune cadre dynamique, responsable et battant aura troqué son cellulaire et sa cravate contre une paire de menottes et un collier de cuir ; il aura supplié sa femme ou — ayons un peu l'esprit ouvert — celle d'un autre (ce qui n'empêchera d'ailleurs pas tout ce beau monde d'être fort copains !) de le flageller devant la piste de danse ; et celle-ci (enfin... l'une ou... l'autre!), pour sa part, mère, enseignante ou secrétaire de direction aura, l'espace de quelques heures, échappé à l'obligation de «donner le bon exemple», se permettant d'incarner la tigresse impitoyable et lascive qu'elle rêve peut-être d'avoir été dans une vie antérieure...

«Je est un autre», disait Rimbaud. On peut faire l'hypothèse que la sortie hebdomadaire ou mensuelle du *fetish night* actualise rituellement ce passage à une «altérité» intérieure le plus souvent étouffée par les exigences de la vie profane. Sortie limitée et ponctuelle : la transgression, redisons-le, n'abolit pas l'interdit mais le suspend provisoirement tout en reconnaissant sa nécessité habituelle : demain, il faudra de nouveau aller travailler, gagner sa vie à la sueur de son stress, conduire les enfants à leur match de hockey ou à leur cours de danse, promener le chien, vider la litière du chat. C'est-à-dire, en somme, retrouver respectueusement l'univers des interdits et des injonctions du quotidien, renouer docilement avec le code des «bonnes manières» — reprendre, bref, le... collier de la «vraie» vie. Mais n'est-ce pas tout compte fait à cela même que servent les rites — et les jeux : faire en sorte que le monde ait une suite, tout simplement?

8. Voir notamment M. Maffesoli, « Reliance et triplicité », *Religiologiques*, n° 3, printemps 1991, p. 25-43. Maffesoli a lui-même emprunté le terme au sociologue Marcel Bol de Balle (voir notamment, sous la direction de ce dernier : *La reliance. Voyage au cœur des sciences humaines*, Paris, Harmattan, 1996).